

TRUDEL, Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France. Tome II. Le comptoir 1604-1627*. Montréal, Fides, 1966. 554 p.

Jean Blain

Volume 20, numéro 1, juin 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302543ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302543ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blain, J. (1966). Compte rendu de [TRUDEL, Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France. Tome II. Le comptoir 1604-1627*. Montréal, Fides, 1966. 554 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(1), 108–109.
<https://doi.org/10.7202/302543ar>

LIVRES ET REVUES

TRUDEL, Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France*. Tome II. *Le comptoir 1604-1627*. Montréal, Fides, 1966. 554 p.

Il est visible que Marcel Trudel s'est donné pour tâche dans son *Histoire de la Nouvelle-France* de faire l'inventaire rigoureux des faits actuellement disponibles, d'évaluer soigneusement les connaissances acquises, de discuter du degré de probabilité de toutes les hypothèses sérieuses, en somme de faire le point après plus de deux cents ans d'historiographie. Dans cette perspective, les deux premiers tomes de son ouvrage, *Les vaines tentatives, 1524-1603* et *Le comptoir, 1604-1627*, sont autant de réussites marquées. Il n'existe certes pas à l'heure actuelle sur le premier siècle de notre histoire de panoramas plus complets, d'études d'ensemble plus solidement étayées.

Le second tome s'ouvre avec le monopole de de Monts, raconte dans le détail les pénibles débuts de l'Acadie jusqu'en 1614 (132 pages) et ceux de Québec jusqu'en 1627 (164 pages). L'auteur abandonne ensuite la ligne chronologique pour étudier globalement et tour à tour les problèmes que posent les missions, la politique indigène et la rencontre des cultures, ces deux derniers chapitres constituant des découpages assez originaux dont le contenu jusque-là, chez les devanciers de M. Trudel, avait été ordinairement éparpillé dans le récit chronologique. Suivent deux chapitres de conclusion dont les titres parlent par eux-mêmes : "la Nouvelle-France n'est qu'un comptoir" et "l'urgence d'un recommencement". Enfin en appendice, on trouve schématisés des renseignements fort commodes, sur le gouvernement de la Nouvelle-France, le clergé, les sociétés de commerce, les personnes venues en Nouvelle-France, les hivernements, les naissances, mariages et décès, toutes choses habituellement traitées de façon partielle et confuse.

D'être un *guide* moderne complet, sûr et nécessaire, telle est peut-être la plus grande caractéristique de l'ouvrage de Marcel Trudel. Ici, je pense surtout (et comme professeur, M. Trudel

ne l'a certes pas oublié) à l'étudiant de niveau universitaire qui en fera son profit, après avoir pris connaissance des synthèses plus rapides et avant d'aborder directement Lescarbot, Biard, Sagard et Champlain.

Toutefois, et c'est toujours le risque des vastes synthèses, à travers l'accumulation des détails, il devient parfois difficile de suivre le fil conducteur qui fait l'unité de la période 1603-1627 et qui en révèle le sens. Bien sûr, ce sens, l'auteur s'est efforcé de le bien faire ressortir en conclusion : Nouvelle-France, entreprise commerciale restreinte qui en vingt-cinq ans a réussi à mettre sur pied un modeste comptoir isolé ; mais on aurait souhaité que le cheminement à partir de 1603 nous fût indiqué d'une façon plus claire, d'autant que dans l'interprétation que nous en donne l'auteur il y a des traits originaux qu'il eût valu la peine de souligner davantage.

Je songe en particulier à cette conception très éclairante où le personnage de Champlain, tout en conservant l'importance que la tradition lui a concédée, est replacé dans le cadre qui en fait l'exécutant, parfois fort insoumis, des lieutenants-généraux, des vice-rois et surtout des compagnies de commerce. En centrant la période sur le monopole de traite et sur ceux qui en bénéficient (dont on oublie trop facilement qu'ils sont les premiers artisans de la colonie), on comprend mieux que le comptoir de 1627, s'il souffre d'anémie, n'est pas pour autant le fruit d'une mauvaise orientation, que les marchands ne sont pas d'odieux égoïstes, et que la vision plus grandiose de Champlain et des missionnaires ne porte pas nécessairement dans la conjoncture du début du XVII^e siècle le sceau du réalisme.

Ce sont là des conclusions qui dépassent sans doute la pensée de l'auteur, mais elles m'apparaissent dans la logique même de son récit. M. Trudel a voulu rendre justice à ceux qui dans l'histoire traditionnelle tiennent des rôles d'arrière-plan. Mais en route, il a succombé sous le charme de la plaidoierie de Champlain qui identifie colonisation à peuplement. C'est ce qui lui fait titrer : "la Nouvelle-France n'est qu'un comptoir", plutôt que "la Nouvelle-France est un comptoir" et "l'urgence d'un recommencement" plutôt que "l'urgence d'un progrès et d'une meilleure adaptation aux conditions géographico-économiques".

JEAN BLAIN

*Département d'histoire
Université de Montréal*